

Alain Laval

Le maître de La Bastide

Roman



Le maître de La Bastide



Alain Laval

Le maître de La Bastide

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-2860-8

Dépôt légal : Mai 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

1

Aveugle de fatigue, ayant depuis longtemps perdu son régiment, puis sa compagnie et son escouade, le deuxième classe Alfred Robert, coiffeur à Aurillac dans le civil, n'avancait plus, sur ce chemin boueux du petit jour, que guidé par la brillance vague des flaques mortes ça et là, au creux des ornières. Au loin, le bruit de la bataille ne faisait plus qu'un grondement continu, comme celui d'un orage qui tourne sans se décider à crever au crépuscule d'une journée caniculaire. Dans l'effort du désespoir, il fit encore un pas, et un de plus. Un pas de trop. Les sapeurs britanniques avaient dissimulé là une mine anti-personnel tout à fait perfectionnée, type PK 38, des ateliers Vickers de Londres, dans le but de protéger la retraite de leurs troupes. Il sauta donc et se trouva proprement étripé, arrêtant là son histoire personnelle et sa marche sur Dunkerque.

La pluie fine accrochait aux semelles des croquenots des gueuses de boue noire, et on piétinait un peu. En avant, ça ne bougeait plus du tout : les bateaux anglais étaient déjà surchargés, et les gentils garçons, officiers de Sa Très Gracieuse Majesté, qui

les commandaient insistaient poliment mais fermement auprès de leurs mécaniciens pour qu'ils veuillent bien ouvrir la vapeur, direction Portsmouth. La plupart des soldats qui n'avaient pu embarquer s'étaient assis où ils se trouvaient, sur les débris fumants de véhicules calcinés ou à même la fange piétinée du sol. Trop épuisés pour chercher encore à s'enfuir, ils attendaient simplement d'être faits prisonniers par les colonnes de cette tenaille allemande qui les avait adossés à cette mer sans couleur, au bout de cette terre couleur de pluie. Fourbu, Jean s'effondra au fond d'un trou à demi comblé d'éboulis, un cratère d'obus ou le nid d'une mine. Son casque inutile roula sans bruit dans la boue quand il enfouit sa tête trop lourde au creux de ses bras sur ses genoux repliés. Depuis le matin, il pensait à ceux qui se battent pour quelque chose : une terre patiemment amendée au fil des générations, une maison peuplée de sourires d'enfants, les larmes cachées d'une femme aimée, d'une mère. Ce devait être moins pénible pour eux : un sourire de Dieu pour oublier un moment les pierres d'un chemin de calvaire... Qui pouvait bien penser à lui ? Quelle place vide quelque part pouvait témoigner de son existence ? Jean Décembre : l'anonymat d'un hasard du calendrier, panier vagissant couvert de chiffons sales déposé prestement derrière la porte entrouverte d'un presbytère de campagne.

Elles n'offraient ni sein ni giron, les sœurs de l'Assistance. Dans leur contemplation de la Sainte-Agonie, aussi tristes que les grilles et les murs de leur couvent, elles se tournaient tout entières vers leur Dieu hiératique et exempt de faiblesse. Un baiser, une caresse, une parole de tendresse, eussent été

confondus, dans leur bêtise dévote, avec quelque concupiscente turpitude de la chair. Jean avait mesuré, en grandissant, toute la dérision de ce terme de « Mère » dont les nonnes affublaient leur supérieure enchâssée dans la sévérité de sa froide rectitude. Il en avait acquis la certitude : même si elles ne le voulaient pas, tout au long de son enfance, elles avaient vengé par les brimades et les dures punitions qu'elles lui infligeaient, le silence de leur corps mort de n'avoir jamais été bouleversé à l'appel du désir, le vide de leur cœur sevré de l'enfant qui arrache des cris de douleur et des larmes de joie en jaillissant du ventre enfin apaisé.

Plus tard, il avait quitté les sœurs sans regret, sans amour, une sorte de sauvagerie ombrageuse à l'âme. Elles l'avaient placé pour travailler dès qu'il en avait eu la force. Il avait trouvé la tâche, le gîte et la pitance, mais rien dont il puisse se souvenir comme d'une famille, et le coin de litière où on avait jeté sa paille, dans une pièce basse qui avait servi, autrefois, d'étable pour les veaux de lait, ne pouvait figurer une maison.

Cette envie qu'il avait déjà connue dans les soirs de longue solitude où pointait la révolte revint, insistante, puissante, presque impérieuse : quitter cette vieille défroque de Jean Décembre, arracher les oripeaux misérables de ses souvenirs. Devenir quelqu'un avec un vrai nom, voler, s'il le fallait, les souvenirs d'un autre pour se donner la vie qu'on lui avait refusée en le jetant dehors, un soir de décembre mil neuf cent dix-neuf.

Il aurait pu, pourtant, aimer ce village, y développer ses jeunes racines qui ne demandaient qu'une terre nourricière. Personne, à Cunhac, ne lui

avait ménagé une place, un petit espace d'attention pour exister comme les autres. Il avait vécu en marge, un domestique sans nom venu d'on ne sait d'où, brassier au service de ceux de la ferme de La Bastide. Il se rappela la dégringolade des maisons, à l'abrupt de la vallée, quand la nuit tombante montait de la rivière pour les saisir une à une dans sa main d'ombre où tremblaient les feuilles des grands peupliers. Les toits de lauzes s'estompaient peu à peu, coins plantés à ras du sol dans le museau frais du vent nocturne. Il attendait alors, perché sur l'arête moussue d'un rocher, qu'aux premières étoiles, l'appel des grenouilles innombrables envahisse la vallée, avant de rattraper son troupeau qui l'avait distancé sur le chemin familier de la Borio-Cremada. Ce souvenir le fit un peu frissonner, comme si cette brise du Ségala venait s'insinuer dans les plis de sa vareuse détrempée. Il savait déjà qu'il n'hésiterait plus. Il sentait le moment venu : au cœur de cette guerre qui bouleversait tout, changeait les amitiés, les familles et les hommes, il pourrait disparaître, s'éloigner à jamais de son passé pour renaître autre, tel qu'il se serait voulu. Il releva la tête, et, repoussant les vingt années d'images qui assaillaient son esprit, prit conscience d'une présence toute proche : l'homme le regardait fixement, allongé parmi les éboulis sur la pente du trou, à moins de deux mètres de ses yeux, mort. Se redressant, il s'approcha du cadavre : une goutte d'eau rougie perlait à l'extrémité de sa moustache. Un homme jeune comme lui. Jean, barricadant son esprit à la compassion qui l'envahissait, s'accroupit près de l'homme et dégagea le col poisseux de sang et de boue de la vareuse pour retirer du cou la chaîne et la plaque d'identité

règlementaires. A la mobilisation, le sergent fourrier avait sombrement plaisanté en lui remettant la sienne : « C'est pour te reconnaître si tu es tué !... » Il eut tout juste le temps de procéder à l'échange. Un bruit de pas dans la gadoue : « Haut les mains ! » Trois soldats allemands en longues capotes vertes le tenaient en joue. Ils lui firent signe de marcher devant. Alors, comme il les entendait parler dans son dos, une émotion subite le saisit, jusqu'aux larmes. Le seul regret qu'il aurait dû avoir lui venait maintenant, avec brutalité : son ami, son seul ami, Rudi, l'autre domestique de La Bastide, lui aussi était allemand. Depuis la mobilisation, Jean avait soigneusement évité de penser à lui et surtout d'en parler : aujourd'hui, l'ennemi était allemand ! Mais en comprenant tout ce que disaient ces hommes, à trois pas derrière lui, il entendait de nouveau la voix douce et grave du berger qui, pendant des années, lui avait enseigné sa langue au long des grandes nuits d'hiver. C'était là le seul cadeau qu'on ne lui eût jamais offert... Rudi ? Que devenait-il dans cette tourmente ? Déjà, aux approches de la guerre, le maître et les gens du village se montraient bien méchants avec lui ; ils lui faisaient porter toute la haine accumulée par trois générations pour ceux qu'ils appelaient déjà les Boches. La crainte de ne jamais revoir Rudi avait un peu altéré la joie qu'éprouvait Jean d'être tout à son nouveau personnage. Pourtant, il fut impatient, en apercevant la colonne de prisonniers, de se présenter à ses camarades, brandissant sa plaque comme s'il craignait de n'être pas cru.

« Et toi, comment tu t'appelles ?

– Alfred Robert, je suis du Rouergue !

– Et qu'est-ce que tu faisais dans le civil ? »

Jean ne pouvait imaginer son personnage tout neuf que dans le domaine qui lui était familier :

« La terre, le bétail, j'étais agriculteur... je suis agriculteur ; soldat, c'est pas un métier !

– Sacré bouseux, va tu as de la veine, tu seras sûrement envoyé dans une ferme... Mon père, qui a été prisonnier pendant la dernière, m'a raconté que c'était là qu'on était le mieux. Il faut remplacer les hommes qui sont à la guerre. Il y a du travail, mais il y a de la soupe. Il paraît même que ceux qui savent bien se débrouiller arrivent à remplacer les hommes... tout à fait... enfin, quelquefois !

– T'en fais pas pour moi, mon gars, je sais me débrouiller pour mon compte ; j'ai appris à la dure ! »

La colonne s'était mise en marche. « Alfred » eût été presque gai, fier de sa personne toute neuve à qui rien ne faisait peur, s'il n'avait laissé près du cadavre de Jean, l'ombre de Rudi. Dans l'obscurité du wagon où on le poussa, il la sentit présente, et pendant tout le long voyage qui le conduisait vers l'Allemagne du Sud, elle lui tint compagnie avec tout un cortège de souvenirs.

2

Agenouillé devant le réchaud à alcool, Rudi faisait chauffer l'eau pour le café dans une petite casserole cabossée déjà culottée à l'eau trop calcaire de la source. Jean, assis au bord de la crèche, suivait attentivement chacun de ses gestes. « Sieh recht an, mein Bub »¹ disait Rudi dans un sourire mal rasé. Il était fier comme un enfant de faire voir la cafetière émaillée de bleu et le moulin à café « Mutzig-Framont » qu'il avait ramenés d'une de ses sorties au bourg. Depuis cette acquisition, il prenait, tous les soirs, autant de plaisir à préparer son café, respectant tous les détails d'un rituel, qu'à le déguster en compagnie de son jeune ami, et, dans son langage tout empesé d'accent germanique, il, expliquait : « C'est la maîtresse qui m'a appris comment on fait. Ce n'est pas difficile ! Demain, je te laisserai le moudre. Regarde bien ! »

Jean avait remplacé l'Evelyne pour monter, chaque soir, les provisions du lendemain à la bergerie : un demi-pain, deux poignées de châtaignes, autant de

¹ « Regarde bien, mon garçon. »

noix, une bouteille de ce vin violet et âpre que le maître s'acharnait à produire pour éviter de l'acheter, malgré l'acidité du coteau et la pingrerie du soleil à la fin de l'été. Il aimait ce moment où il pouvait s'attarder avec Rudi, oublier la dure peine de la journée et les rudes colères du maître. C'étaient de longues soirées d'où il rentrait souvent bien avant dans la nuit, marchant avec mille précautions et appelant doucement les chiens pour les faire taire. Si Julien l'avait entendu, à des heures pareilles, il se serait levé, pour sûr, et sans doute, les taloches auraient claqué fort. Il ne les ménageait pas, les taloches !... et l'Evelyne ne s'aventurait plus à s'interposer ; elle n'osait plus, surtout depuis la fois du gâteau.

Cette « croustade en cabessal », l'Evelyne en avait appris le patiente fabrication de sa mère et de sa grand-mère. Comme toutes les cuisinières du pays, la veille de la fête votive, elle se levait avec le jour pour préparer la pâte qu'elle battait et rebattait longuement sur le couvercle de la maie jusqu'à pouvoir l'étirer sans la moindre déchirure sur un torchon de gros fil. Elle disposait ensuite les pruneaux, séchés depuis l'été passé, et les tranches de coing, puis, en soulevant progressivement le torchon par la lisière à petits coups secs, elle roulait le tout en un gros boudin qu'elle lovait sur lui-même, en forme de colimaçon, avant de bien le détremper d'eau-de-vie de prune. Le lendemain matin, on profiterait du four du boulanger, encore bien chaud et odorant après le pain, pour cuire tous les « cabessals » de la commune pendant la durée de la messe. Que de convoitise, dans les yeux des gourmands, quand le gâteau arrivait sur la table, bien doré par la graisse d'oie dont on l'avait badigeonné

avec une plume juste avant de l'enfourner !... Les amis étaient toujours là pour l'occasion : Hervé, François, Louis. Evelyne coupait de bons morceaux dont elle servait d'abord le maître, puis chacun des convives. Quand arriva le tour de Jean, le Julien de dressa, furieux, avec un grand coup de poing sur la table : « Y en pas pour ce fainéant qui ne sait même pas monter une charrette de foin pour qu'elle tienne debout ! » Devant le monde, l'Evelyne n'avait osé rien dire – pardi que la veille, Jean s'était montré maladroit, mais il fallait bien qu'il apprenne – elle s'était assise, la main tremblante et les yeux baissés.

« Et toi, le drôle, tu ferais mieux de prendre une fourche et d'aller me tourner l'herbe du grand champ. Demain matin, il faudra la rentrer !... » Après le départ de Jean, un silence pesant était retombé autour de la table ; un silence de peur et de respect. « Voilà comment il sait mener son affaire, notre Julien », se disaient les amis. Et l'Evelyne le trouvait un peu trop dur quand même. Aussi, dès que tous se furent levés de table, après le coup de prune dans la tasse encore chaude du café, elle roula le reste du gâteau dans un bout de journal, et prenant garde que personne ne la voie, elle s'échappa par la porte de derrière pour courir au champ.

« Tiens, mon petit, mange vite, pendant que le maître ne te voit pas... » Pauvre Evelyne ! Elle pensait dissimuler la disparition du morceau de gâteau à Julien ? lui qui pouvait dire au premier coup d'œil s'il manquait une brebis dans la bergerie ?... Le soir même, il lui suffit de tirer le vaste tiroir où il gardait toujours les noix de la fin du repas pour s'en apercevoir. Il attendit le départ de Jean pour la bergerie : « Tu le lui as donné, tu le lui as donné, à ce

bougre d'incapable ! » La silhouette d'Evelyne se rabougrit dans le coin sombre de la cheminée. Elle parvint à balbutier : « C'est encore un enfant, il ne sait pas bien travailler, mais il apprendra... et puis, c'était la fête aujourd'hui.

– Ah, c'est un enfant ! C'est un enfant ! Je vais t'apprendre à filer droit, l'Evelyne, quand je dis quelque chose ! L'enfant, si tu le voulais tant, tu n'avais qu'à le faire, je l'aurais, maintenant, pour travailler avec moi, au lieu de nourrir cet espèce de vaurien qui me coûte plus qu'il ne travaille ! C'est un fainéant, oui ! Moi, à son âge, je n'avais plus besoin qu'on me pousse derrière !... Ah, le père, s'il avait vu ça ! Un feniàn, òc, e que manjò maï qu'una bestia e raportò pas un sòu ! Te vòli fa vese, aquel gràn putanié ! Diòus me damne ! »

Vraiment, depuis la fois du gâteau, elle ne disait plus rien, l'Evelyne. Alors, toute la journée, Jean attendait le soir pour retrouver Rudi qui ne criait jamais. Et puis, Rudi lui avait trouvé un passe-temps qui lui plaisait bien. Un soir qu'ils étaient sans parler à écouter les grillons et les crapauds de la colline, il avait réfléchi un moment, et puis il avait dit : « Tu sais, Jean, je vais essayer de t'apprendre quelque chose qui pourra te servir à devenir plus savant, parce que dans la vie, plus on en sait et mieux on fait aller. Je n'ai rien à moi, et ce sera pourtant comme si je pouvais te faire un cadeau. Puisque nous avons le temps, tous les soirs, si tu veux, je vais t'enseigner l'Allemand. Je ne sais pas très bien écrire, mais pour parler, je me rappelle. Moi, ça me fera plaisir, parce qu'après, je pourrai parler avec toi, ce sera comme si nous avions un langage secret, et pour toi, tu sauras ça de plus ; on ne sait jamais, tu pourras peut-être en

avoir besoin. » Ainsi, après le café, commencèrent de longues conversations où Jean travaillait soigneusement la difficile prononciation en écoutant bien les conseils de Rudi. Ces leçons continuèrent quand la mauvaise saison leur accorda un peu plus de temps. La vie de la ferme s'endormait avec le jour et ils en profitaient pour aller tendre des pièges sur le passage des lapins, au pied de la crête. Jean progressait vite. Chaque événement de la ferme, la tonte, la mise bas, la foire, les labours et les semailles, chaque saison nouvelle découvraient des mots inconnus, des sujets de discussion enrichissants. Il prit tant de goût à ce petit jeu, qu'au bout de deux ans déjà, il pouvait parler couramment avec son ami qui racontait son pays, son enfance, ses souvenirs de la Forêt-Noire. Mieux valait se garder, pardi, de laisser échapper un mot allemand devant le maître ; sa haine du Boche semblait redoubler avec les années depuis que Cunhac et ses environs fêtaient penaudentement leurs onze novembre entre quatre-z-yeux, autour de la table de La Bastide, après la frileuse petite cérémonie du matin à la mairie.

« Comment tu es venu travailler ici, à La Bastide ? demandait Jean. C'est le maître qui t'a embauché ? Il n'aime pas du tout les Allemands, il dit toujours des méchancetés.

– Tu sais, le maître, il a bien changé depuis cette histoire de Valcérêt, quand il avait attrapé la grosse cuite à cause du monument-aux-morts. Je te la raconterai. Avant, il était bien plus gentil... mais enfin, non, ce n'est pas lui qui m'a embauché. Quand je suis arrivé ici, c'était son père qui était là. C'était pendant la guerre, en mil neuf cent seize exactement, au mois de mai.

– Tu n'étais pas soldat ?

– Justement, j'avais vingt-trois ans, à ce moment-là, et nous étions en France, commandés par une espèce de fou sanguinaire, le général Falkenhayn. Il n'aimait que la guerre. Il nous a envoyés attaquer des forts qui défendaient la ville de Verdun, sur la rive droite d'un grand fleuve qui s'appelle la Meuse. Une catastrophe ! Une boucherie qui a duré quatre mois ! Des Français, je n'en connaissais pas, à cette époque, mais je voyais que nous, nous avions peur et nous ne pensions qu'à rentrer chez nous. Il fallait boire beaucoup de schnaps... Je comprenais bien que, pour les autres, ça devait être pareil. Un matin, juste au lever du jour, après une offensive qui s'était poursuivie toute la nuit, je me suis retrouvé tout seul derrière un canon renversé, mes camarades morts autour de moi. Je n'en pouvais plus, je ne savais même plus où j'étais, mais la peur m'empêchait de tomber dans le sommeil. Partout, dans la campagne, des incendies brûlaient avec des fumées épaisses. Tout ce qui n'était pas enterré avait été détruit et il ne restait que quelques arbres complètement déchiquetés comme un pied de tabac après l'averse de grêle... Un grand silence, et puis tout à coup, je les ai entendus... deux types qui parlaient, deux Français... et presque en même temps, ils sont arrivés ; je voyais leurs bandes molletières au ras du parapet de la pièce... « C'est fini », j'ai pensé, j'avais déjà perdu mon fusil, et puis moi, je n'ai jamais tué personne, alors... Ils m'ont vu, et le plus petit a armé sa culasse. Je n'étais pas blessé, et pourtant, je me sentais incapable du moindre mouvement. Avant de fermer tout à fait les yeux, sans réaliser vraiment ce qui se passait, j'ai vu le bras du grand qui détournait le canon du Lebel.

« Tu vois bien qu'il est mort de trouille. Lui aussi, il est comme toi et moi, c'est un pauvre bougre... » J'ai été fait prisonnier, et j'ai vu que les Français étaient comme tout le monde ; ils m'ont fait manger et boire, et j'ai pu dormir. On nous avait raconté que c'étaient des brutes qui étripaient les femmes et les petits enfants.

– Et après, ils t'ont envoyé ici ?

– Oh, pas tout de suite. D'abord, je suis resté plusieurs jours dans une caserne où ils gardaient leurs prisonniers, en arrière des lignes. Je m'y sentais presque bien parce que je n'avais plus peur du canon ; on l'entendait à peine, bien loin en avant. Un officier est venu, un matin, il a demandé qui s'y connaissait en agriculture. Des camarades ont levé la main. J'ai expliqué que j'étais pâtre de vaches. Et voilà... Les Français se faisaient tuer dans les tranchées : dans les fermes, le travail ne manquait pas. Un train jusqu'à Paris, un autre jusqu'à Toulouse, avec des gendarmes, et puis je suis arrivé ici. Notre maître, le Julien, était au front, et dans ce temps-là, c'était son père qui menait La Bastide... Moi, tu sais, je n'étais pas trop fier, quand on m'a expliqué où j'allais. Je me disais que cet homme, peut-être bien, avec son fils à la guerre, il n'aimait pas beaucoup les Allemands. Je me trompais. Les mots qu'il a dits, quand il a eu demandé mon nom, je m'en souviens très bien. A l'époque, je ne les avais pas compris parce que je ne savais pas le Français, et puis peut-être, il les avait dits en patois. A sa mine, je voyais bien que c'était du bon. « Rudi, il m'a dit, je sais bien que tu aimerais mieux être chez toi. La guerre en a décidé autrement. Alors, je voudrais que tu soies quand même bien ici. J'ai un fils, grand comme toi. Lui aussi fait le soldat, et son

travail me manque : tu le remplaceras et tu mangeras à notre table, et nous attendrons ensemble le retour de mon Julien. Quand je te regarderai, dans l'ombre du cantou, ça sera comme s'il avait un frère. » Alors, comme le coin de sa moustache se soulevait, il a ajouté brusquement : « Allez, va poser tes affaires !... » J'ai su plus tard que les hommes de ce pays ne pleurent jamais quand il y a du monde.

– Alors c'était un brave homme ?

– Pour sûr, c'était un brave homme ! Dur au travail, mais toujours gentil et sans colère : un bon maître !

– Et quand le fils est revenu ?

– Oh, tu aurais vu ça ! Ils sont arrivés tous ensemble, les cinq de Cunhac. Ils avaient été démobilisés à la gare de Toulouse et avaient réussi à se faire embarquer dans un camion automobile qui montait à Albi. De là, ils venaient à pied, partis la veille... « Voilà les soldats !... » Les enfants guettaient depuis plusieurs jours, en jouant sur le patus, au fond du hameau, vers la rivière. Les pères se sont avancés vers eux. Le maître les embrassés tous les cinq sans un mot, et puis il a dit, tranquille : « Allez, viens, Julien, il y a de l'ouvrage. » Il s'est vite retourné pour rentrer : encore, sa moustache sautait.

– Mais toi, comment tu es resté là après la guerre ? Tu aurais dû rentrer dans ton pays, comme les autres prisonniers.

– Ce que j'y avais laissé, dans mon pays !... Je me plaisais bien à La Bastide. Ils étaient gentils. Je ne peux pas dire que j'étais malheureux, alors, quand le moment est venu, j'ai demandé au maître s'il ne

pourrait pas me garder à son service, et voilà... Et plus tard, quand le vieux maître est mort, c'était en vingt-trois, je crois, après un hiver terrible, ça a continué avec le fils. Il ne serait pas revenu sur ce qu'avait décidé son père et il avait bien besoin de moi pour le travail. Nous nous entendions très bien, je mangeais à sa table comme un de la famille !... Il a fallu qu'il se tourne l'esprit avec ces histoires, et maintenant, tout est changé : il est devenu bizarre et puis méchant après ce onze novembre de mil neuf cent trente.

3

Julien s'était levé de bonne heure, ce matin, et déjà, Rudi finissait de nettoyer l'étable. La veille, l'Evelyne avait brossé le grand chapeau de feutre noir, déplié le costume en velours, celui qu'on avait acheté pour le mariage de la cousine, l'an passé, et graissé les brodequins de cuir. Ah, il crânait fière mine, le Julien, bien carré dans cette tenue, avec sa tête rouge d'homme de plein vent, ses petits yeux gris comme un brouillard de matin frais et sa moustache taillée à grand soin devant la petite glace suspendue au-dessus de l'évier !... Le lourd verrou grinça. L'herbe de la cour, copeaux acérés d'un métal futur, brillait, craquante de gelée blanche... « O, Rudi, tu as fini ? Viens vite déjeuner, tu attelleras la voiture après. L'Evelyne va servir la soupe.

Les deux hommes mangeaient sans se regarder et sans parler, de part et d'autre de la grande table de la cuisine, le nez planté dans l'écuelle fumante. Un coup de vin, un revers de main sur la moustache. « Evelyne, le fromage !... » A la pointe du couteau, un morceau de Cantal bien sec, quelques noix puis un verre de café vite avalé, et le Julien fait claquer la

lame de son Laguiole en le repliant sur le bord de la table. C'est le signal du départ. Le valet se lève pesamment ; il faut atteler. « On prendra La Grise, elle est plus fière. La Vaillante vieillit, elle écume bien vite dans les côtes. »

La forte silhouette de Rudi disparut dans le demi-jour brumeux de la cour, puis on entendit geindre la porte de l'écurie qui servait aussi de remise. Julien versa un peu de tabac au creux de sa main, et, tirant une feuille de son carnet, commença à rouler la première cigarette de la journée. Un instant, la flamme fuligineuse du briquet fit saillir ses pommettes anguleuses en creusant plus encore la profondeur de ses orbites. Il s'adressa à sa femme : « Tu t'occuperas des cochons et tu appâtureras. Je ne crois pas que La Normande soit tout à fait prête, mais si elle faisait mine de vouloir faire le veau, tu pourrais aller chercher le René, à la Borie-Basse, il t'aiderait. Nous ne rentrerons pas beaucoup avant la nuit. »

Dans la cour, la voiture attendait déjà, Rudi tenait les rênes. Le maître monta prestement à côté de lui, et l'Evelyne jeta une grosse couverture sur les genoux des deux hommes. « Hue !... » Les chiens aboyèrent un peu, pour la forme, quand la voiture franchit le grand portail de la cour. Plantée sur les marches du perron, l'Evelyne regardait les deux hommes s'éloigner, ses yeux noirs appointés sur le bout du chemin, pour en percer les ténèbres.

Une femme comme il faut, l'Evelyne, bien grasse et bien rouge, à l'approche de la quarantaine... « Une belle fille avec de la santé », on disait dans le pays, quand elle était à marier !... A les regarder partir dans cet équipage, elle pensait qu'elle avait eu bien de la chance : « C'est quand même quelqu'un, mon Julien,

avec son grand chapeau et cette voiture à bancs de sortie tout astiquée, la seule de la commune ! Le maître de La Bastide, et qui sait commander !... Et puis, les trente vaches, les brebis, les cochons et la Boriò-Cremada qu'on va sans doute acheter... Il y en a plus d'une qui me l'a regardé, quand il est rentré, en dix-huit, avec son képi, sa longue capote et le galon doré ; c'est qu'il était bien magnifique !... Si elles me l'ont regardé ? Mais c'est le mien, de Julien, qui s'en va dans le petit matin avec le valet pour le conduire ! »

La Grise avait pris le trot, et Rudi la laissait aller son train, la guide molle, se contentant de la retenir de la voix quand, enivrée de l'air piquant et glacé, elle gagnait un peu trop d'allure.

« Doucement, Rudi, la route est longue encore, et tout à l'heure, il y aura du monde. Il faut la garder fraîche ; tu sais bien qu'ils sont tous à me l'envier, cette jument ! » Oh, il savait, Rudi ! il avait l'habitude, maintenant ; plus de dix fois, il était revenu, le onze novembre, depuis la fin de la guerre. Après le petit pont, au bas de la côte, on s'arrêterait pour charger l'Hervé de Lavernhe, tout replet et tout riant, dans son costume de chasseur trop petit, puis viendrait le tour de François, à Mas-Blanc, si grand et si maigre que sa large casquette semblait toujours accrochée à un porte-manteau en haut de son crâne pointu ; enfin, ce serait Louis, à La Mouline, au bord du Gargaillou. Celui-là, le Louis, même avec les habits du dimanche, le moindre mouvement l'enveloppait d'une poussière blanche, tant et si bien que, s'il avait voulu nier sa qualité de meunier, personne ne l'aurait cru. Il les aimait bien, Rudi, le patron et ses trois amis qui discutaient souvent avec

lui comme s'il avait été un camarade. Ils se moquaient bien un peu de son drôle d'accent germanique et de son parler maladroit, mais au fond, c'était gentiment. Même quand ils parlaient des « Boches » avec des mots et des yeux très méchants, il savait bien que ce n'était pas pour lui. Les « Boches », après tout, c'était ce qui se terrait au-delà du parapet, au temps des tranchées ; ça ne pouvait pas être un valet de ferme. Si les ennemis se mettaient à avoir une figure, avec des vrais yeux et une vraie bouche, alors il n'y aurait plus moyen de faire la guerre !... Non, les « Boches », c'étaient les « Boches », et Rudi c'était Rudi, voilà.

Le soleil les rattrapa alors qu'ils commençaient à longer le Gargaillou. Il émergea de la crête, en haut de la vallée, chassant d'un seul coup les derniers lambeaux de brouillard qui traînaient encore sur la rivière. Le scintillement des arbres, le frissonnement imperceptible des herbes raidies : une gelée à vous tuer un chêne, tout un monde minéral sans la moindre apparence de vie ! S'il y avait un peu de chaleur dans ce lever du jour, elle s'était réfugiée toute dans ce char-à-bancs où chacun y allait de son histoire, toujours la même, mais chaque année plus belle et plus compliquée à mesure que son souvenir s'éloignait. Vraiment, on devisait joyeusement, comme le jour où on était partis « à Berlin, leur casser la gueule » avec des fleurs au bout du fusil et la forfanterie au cœur !... L'émotion, ce serait pour tout à l'heure, à Valcéret, après la grand-messe, devant le monument-aux-morts... « Il ne faut pas la gaspiller, l'émotion, autrement on n'en a plus quand c'est le moment.

– J'en connais qui peuvent en avoir plusieurs fois... regarde Fourcade, le conseiller général, il peut faire quatre ou cinq discours dans la même journée, il a toujours la voix tendue et vibrante comme un qui va pleurer !

– Pardi, mais lui, il a une fameuse maîtresse avec la politique ; chaque fois, elle te lui caresse doucement l'ambition, et ça marche de nouveau !

– Allez, taisez-vous, trancha Julien que cette conversation irrévérencieuse commençait à irriter. Vous rigolez, vous rigolez, mais moi, devant le monument-aux-morts, ça me fait quelque chose ; c'est quand même tous ces camarades qui y sont restés. Même que des fois, ça me fait un peu honte que nous n'en ayons pas, de monument-aux-morts, à Cunhac. Tous les autres villages du canton en ont un, finalement, il n'y a que nous. Quelquefois, je me dis que je devrais me présenter aux élections, parce que, si je faisais le maire, c'est une chose qui changerait.

– Té, pardi, et comment tu ferais ? on s'en est tous tirés vivants, nous quatre et le pauvre Maurice Truel qui s'est tué en tombant de l'échelle l'an passé. Tu ne veux pas faire construire un monument-aux-morts dans un village qui n'a pas eu de tués pendant la guerre !... il y en a bien assez par tout le pays !

– Peut-être juste une statue ou une stèle sur la place ?

– Sans aucun nom gravé dans le marbre, ça ne serait guère glorieux pour les gars de chez nous ; même pas un exemple pour les enfants !

– Non ! s'emporta brusquement Julien, ce n'est tout de même pas de notre faute si nous n'y sommes pas crevés, moi à Verdun, toi à Salonique, toi, Louis,